

Des rives spectaculaires de la Gauche



Il fut un temps où les grandes idéologies portaient en leur sein une vision et un projet de société. Ce que faire société veut dire, et quel rapport cette société établit au monde, l'individu à la société, l'individu au monde. À la fin de la deuxième guerre avec la mise en place du plan Marshall, la société de consommation se développe et peu à peu amène à un nouveau type anthropologique. Face au rideau de fer, l'Occident joue la carte d'un modèle économique à l'opposé du communisme d'État, où le rapport marchand prend peu à peu la place dans tous les champs de la vie sociale et intime. Où l'individu – tout en étant producteur de valeur – est consommateur de valeur, et devient lui-même marchandise.

Il flotte dans un monde où il devient un actant au sein du système économique (l'exploitation salariale y étant promue comme moyen d'atteindre l'*autonomie*), et où son identité et son rapport au monde sont *in fine* des produits du système capitaliste. Il a ses rites, ses pratiques rituelles, sa mythologie, et son rapport au monde est profondément marqué par l'environnement artificiel construit par la Civilisation.

Dans le monde libre, chaque conquête territoriale amène à l'immission du rapport marchand dans les interstices des vies humaines, redéfinissant complètement notre intimité. L'individu peut appartenir à des *sous-cultures* qui sont expressions et pratiques consommatoires définissant son identité.

L'idéologie du Progrès dans sa version marchande place l'Histoire dans un gigantesque champ de consommation qui vague toujours au gré des évolutions technologiques. Le passé n'est qu'un souvenir dont le sens se perd par de multiples circonvolutions sophistes. La société, l'objet de la réflexion politique, pour en devenir l'environnement. On ne pense plus le futur qu'en terme de gestion. Il n'y a plus de projet politique, mais des plans de management. Le langage peu à peu est vidé de son sens pour qu'il s'intègre au dogme dominant.

*

Au fur et à mesure que se pacifie la société au bénéfice de la marchandisation, les mouvements qui ont constitué une opposition radicale au projet capitaliste se sont intégrés à cette nouvelle réalité. Ainsi des syndicats qui prétendaient abattre le capitalisme encore dans les années 50 deviennent des chantres de la paix sociale. Ceux-

là même qui honorent la « fête du travail » le 1^{er} mai, reprenant ainsi la rhétorique du gouvernement de Vichy. La mise en garde de Malatesta contre la récupération des syndicats par la dynamique politique du capitalisme s'avéra judicieuse. Lequel porte encore en lui les germes de la révolution alors que nous plongeons tout droit dans le techno-fascisme ?

Les transformations de la société occidentale sous l'ère du capitalisme moderne ont opéré profondément sur l'imaginaire de la société et les psychés. L'individu y grandit dans un régime de soumission constant à l'autorité pacificatrice tout en ayant la possibilité de faire l'acquisition de biens ou de services qui serviront à combler son existence. La consommation de ceux-ci feront de lui l'individu plein tel que porté par le monde marchand. Ses aspirations, pratiques et identités s'y développent à travers les grands mythes qui ne cessent de s'y vendre.

D'autre part, le délire grandissant d'une société ultra-rationalisée manipulant science et technique dans la course au Progrès. Une course effrénée à trouver réponse à tout, qu'il s'agisse de crise sanitaire globale ou de la meilleure manière de se frotter le cul, et dont le trajet se dessine au sein de cette guerre économique constante qu'est le capitalisme. Ce qui s'impose, c'est la mise sous tutelle de toute forme d'existence au rationalisme capitaliste.

La crise de la gestion sanitaire en donne un exemple foudroyant, entre discours quotidien d'experts (statistique, médicale, etc) triés sur le volet et ostracisation systématique de qui ne suit pas la doxa. Au final, toujours pas d'aide à un secteur de la santé mise à genoux depuis des années, séquelles psy durables et situations toujours plus morbides. Une population entière sous syndromes traumatiques dont la peur est entretenue à toutes les sphères discursives possibles. Et que dire des nombreux gauchos qui appelèrent à se soumettre à la dictature sanitaire sous prétexte de sauver des vies ?

En même temps que la crise évolue, un nouveau langage émerge, martelé à l'envi afin d'imposer cette nouvelle réalité : notre normalité est celle d'un état de siège permanent, où l'effort commun nous ramènera à une vie normale. Malgré ce semblant d'espoir, personne n'est dupe et ne croit à un retour à la vie « d'avant ». La situation sanitaire n'est plus une crise, mais un moyen de gestion.

La reconfiguration de la société depuis les années 40 a été une réponse foudroyante dans la guerre en cours. Elle a sapé la base de la contestation par l'apport de biens et de

privilèges tout en cachant l'horreur sensible du modèle économique. La Civilisation prend son plein sens parce qu'elle dépossède l'humain de la Terre et la Terre de l'humain. Par l'invasion marchande de tous les champs de la vie sociale, l'individu en est venu à vivre dans une représentation permanente de la vie et non plus la vie elle-même.

L'impact destructeur du modèle capitaliste ne peut être éternellement externalisé, et noyé sous le monde merveilleux qu'il nous promet. Si certaines générations ont perdu toute dignité en ayant dès le berceau tété ses mythes, les dissonances laissent de moins en moins dupes celles dont elles ont détruit l'avenir.

Nous considérons que le capitalisme par essence est une guerre perpétuelle menée dans une course à l'argent et au pouvoir contre toute forme d'existence. Que sa proposition relève de l'arène dans laquelle les gladiateurs se battent dans une mythique *pax romana*. Empereur romain ne put rêver mieux, si l'effondrement de la pensée n'eut gâché tout cela.

Cette guerre multiple a épousé les contours de la société spectaculaire, redéfini le terrain et les moyens employés. La manifestation comme représentation de ce qu'elle fut, on manifeste pour manifester en endossant le rôle du citoyen ou du black-block, pensant porter ainsi un acte politique. On réagit au mouvement de l'ennemi, autrement dit l'ennemi dicte la démarche. Désancré du réel, le projet politique n'existe plus que dans un vague fantasme venu du passé avec pour fil rouge des étiquettes délavées telle que « citoyen », « trostkiste », « autonome ». Aucune stratégie globale ou à long terme ne se dégage, parce que le militant ne sait plus que s'agiter au sein de la Métropole.

La plupart des mouvements sociaux ou d'avant-garde se sont attachés à reproduire les actes qui à une époque portaient l'Événement dans l'espoir de le reproduire. Objectif rarement atteint. Vision complètement idéalisée du mouvement révolutionnaire et de l'Histoire, qui conduit tout droit à la névrose.

Répéter encore et encore les mêmes actes en pensant ainsi atteindre l'émancipation. Or, *c'est par l'audace que vainquirent les grands stratèges.*

Nous avons longtemps vogué le long des rivages de la gauche radicale. Elle porte une mémoire qu'elle n'honore pas, sinon à la manière des politiciens qui nomment des rues et commémorent des guerres qu'ils ne comprennent pas. La gauche n'a plus de perspective d'avenir depuis longtemps. Elle se contente surtout d'un folklore et d'un mode de vie la plaçant à la marge. Marge où elle existe, précaire, répétitive, à espérer un paradis en chrétienne dont le Dieu est mort.

Lors des mouvements de ces dernières années, nous la vîmes incapable de comprendre l'importance des événements et du rôle qu'elle pouvait jouer. Tout juste osait-elle sortir, elle pourtant si déterminée à descendre cagoulée dans la rue et crier dans sa solitude avec entrain « One solution... Revolution ! ». Les sobriquets moraux vinrent justifier qu'elle ne se mélangea pas au peuple, elle qui s'en voulait pourtant l'avant-garde.

Il est plus facile de survivre en squat que d'agir en stratège politique, de s'occuper du quotidien sans poser les fondations de l'avenir. Le nombrilisme individuel se saute de bonne conscience entre déconstruction et charité politique. Cela permet de privilégier la petite bulle de bien-être individuel au détriment des questions politiques tout en prétendant l'inverse. Mépris se justifie par la morale – atout rhétorique majeur pour le moraliste. Les gauchistes cachent ainsi leur manque de vision concrète pour un projet de société, en compensation se drapent des beaux mythes de la révolution et de l'action directe. Ils ont le bon prétexte pour ne pas creuser les tranchées les pieds dans la boue.

Ils ont le bon prétexte pour toujours se maintenir dans l'état où ils se trouvent sans chercher à se surpasser et à monter en puissance. *Or la guerre en cours nécessite de reprendre de la puissance.*

Mais la marge ne peut se l'offrir, autrement elle se fondrait dans la masse et son identité serait emportée par la marée des mouvements sociaux en se confrontant au réel. Surtout, elle devrait assumer un rôle d'avant-garde qui depuis longtemps a fondu dans le spectaculaire. Non, elle préfère maintenir ce culte millénaire du martyr dans une forme de théologie de la libération – à cette différence près que la théologie de la libération a eu un poids social-historique. C'est la seule proposition qui au final fait qu'elle se maintient actuellement, incapable de proposer un autre modèle de société.

Peu à peu, on vit la gauche frappée d'une idéologie de l'ennemi omniprésent s'appuyant sur la réappropriation contorsionnée de concepts sociologiques. Tout le monde étant alors susceptible d'être l'ennemi, la probité morale seule est garante de sainteté. Le combat ne s'effectue plus au niveau structurel et politique, mais dans les relations quotidiennes afin d'imposer un ordre moral. Le projet politique se redéfinit à l'instar de l'époque autour de l'individu ennemi de l'intérieur .

*

« La pensée unidimensionnelle est systématiquement favorisée par les faiseurs de politiques et par leurs fournisseurs d'information de masse. Leur univers discursif est plein d'hypothèses qui trouvent en elles-mêmes leur justification et qui, répétée de façon incessante et exclusive, deviennent des formules hypnotiques, des diktats. Par exemple, sont « libres » les institutions fonctionnant dans le Monde Libre. » – Marcuse

Il est frappant de voir cet état de décomposition avancé dans leurs fêtes consommées : toujours les mêmes, même pratiques, mêmes défonces, mêmes sons, mêmes personnes – là depuis toujours jusqu'à ce qu'elles aillent faire pareil ailleurs ou bien se ranger. La vie s'y consomme comme un art de la radicalité, où l'obédience politique sert d'étiquette. L'étiquette comme identité et comme moyen de hiérarchisation morale. Celle qui vient préfacier ou signer nombre de textes dans une langue allant de « cis-homo » à « anarchiste », comme d'autres ailleurs signent « citoyen du monde ».

Étiquette essentialisante qui colle à la peau, au genre, à l'orientation sexuelle, quitte à la retourner tout en contribuant à l'oppression dénoncée. Ainsi, jusqu'alors perçue comme autonomes, des femmes furent taxées d'aliénées aux mâles les entourant parce que n'adhérant pas aux discours des gauchos. Pendant que d'autres se confortaient dans leur inaction en chiant sur tout ce qui bougeait à coup de « machistes », « petit-bourgeois », ou autres. Ou d'autres encore à des énièmes réunions dans un culte du discours sans action, au lieu d'agir dans le réel contre la domination.

Le militantisme comme représentation se vit avec ses contradictions parce qu'il prend une forme complètement intégrée au monde marchand. Beaucoup portent le fantasme d'une révolution dont on cultive le mythe tout en plongeant dans le nihilisme. Fantasme

de façade qui permet de justifier son existence en tant que radical, étiquette vidée de sa volonté de puissance – tout en prêchant la prise du pouvoir.

La *pax romana* n'est pas qu'une conquête géographique, elle prend sa pleine dimension parce que ses territoires s'étendent à tous les champs de l'existence des conquies. Dans la société industrielle avancée, le territoire c'est aussi le contrôle du mouvement. Flux de marchandises, d'humains, des discours, des préoccupations et de la pensée.

Certains vont dès la fin des années 50 parler d'un processus de privatisation pour désigner ce qui est alors dénoncé comme une forme de « dépolitisation » des masses. C'est à dire une réorientation des sujets de la sphère sociale vers la sphère privée. Il suffit de penser aux thèmes majeurs écologiques (climat, eau, surproduction des déchets, pollution des océans), au développement personnel, à la gestion du travail, au syndicalisme, au cirque politicien, à la crise sanitaire. Il s'agit de la mutation de la vie collective en tant que société vers une forme de vie en tant qu'ensemble d'atomes en interaction où tout tourne autour de l'individu.

Mais la privatisation n'est qu'un éclat d'un processus plus large de conquête du capitalisme qui dans sa forme contemporaine englobe tout ce qu'il touche. Son expertise des corps et des esprits le pousse à exploiter tout ce qui peut susciter le désir, et plus largement amener l'atome à s'imbriquer toujours plus dans la dynamique économique. Le plaisir libidinal, la quête d'une conscience heureuse, les affects en sont des moyens de levier dans un contexte idéologique où tout se tourne vers l'« individu ». Comme tout élément de cette dynamique d'aliénation ils y participent activement au détriment d'une praxis sociétale.

À titre d'exemple, revenons-en à ces groupes qui se prétendent militant (radical ou autre...) ; l'action politique (peu importe l'enjeu stratégique) va même jusqu'à être sabotée pour des histoires d'ego sous la légitimité des affects personnels. Les dogmes qui ont pris place au sein de la gauche sont – tout comme en son temps la Bible – une source inépuisable pour ostraciser la dissidence et le refus de participer à la chasse aux sorcières, justifier le *prima* de l'atome au détriment de l'autonomie.

Nous en vîmes dénoncer violence, sexisme, ou différentes formes d'oppression sans jamais venir se confronter au réel. Sous différentes formes, ce procédé consiste à coller

des réalités politiques à des situations personnelles et affectives, et à forcer une prise de parti d'un maximum de personnes non concernées, quitte à s'adonner au mensonge, au chantage, au harcèlement, à exposer publiquement l'intimité.

S'établir en martyr fait partie des stratégies d'existence de nombreux individus au sein des groupes politisés, alors que l'usage de ce statut ne peut être que moral. Et c'est là que se pose la question politique : pourquoi tant d'énergie et d'efforts au maintien d'une posture morale, alors que les événements historiques devraient les amener à agir dans le réel ? Pourquoi leur justice passe par l'exclusion et l'humiliation publique sans autre forme de procès ? Pourquoi surtout cette volonté de tout réduire à l'atome ?

Il ne s'agit donc pas de nier la réalité du sexisme ou d'autres formes d'oppression, mais de questionner politiquement leur réappropriation dans les milieux dis radicaux.

Lorsque lors d'une fête au fond des montagnes, on assiste à des lynchages collectifs suite à des désaccords politiques ; lorsque pour sauver une oasis écologique des gens vivant dans le gel et la boue essuient jugements et sobriquets moraux ; lorsque le tourisme et le festival envahissent cette oasis et la vident de toute sa substance ; lorsque la lutte contre la réappropriation culturelle prend la forme de « boîtes du pardon » récoltant les dreads des blancs en guise de rédemption ; lorsque des milieux entiers se pulvérisent autour d'histoires montées en procès politiques où accusation-jugement-peine sonnent d'un même mot ; lorsque les féministes se contentent d'espaces safe et de réunion quand dans la ville tous les soirs la culture du viol impacte les corps ; lorsque pour une fois en trente-quarante ans l'opportunité d'une convergences des mouvements sociaux secouant le monde, mais n'est pas saisie par l'« avant-garde » terrée ; lorsque cette convergence était une d'une puissance révolutionnaire réelle, mais que fusèrent les rituelles étiquettes : « trop raciste, trop machiste, fasciste, réformiste » et que continuait le quotidien du gauchisme ; lorsque rapport de classe et racisme s'expriment derrière les postures déconstructivistes ; lorsque la névrose envahi les corps qui n'osent plus se toucher ou s'exprimer, et qu'elle se voit justifiée quand dénoncée ; lorsqu'est propagée presque mot pour mot la vieille rhétorique de la domination structurelle avec pour conclusion que c'est le comportement individuel qu'il faut changer.

La vie quotidienne est par sa gestion source de radicalité, non plus par sa transgression. La radicalité devient morale, au point de devenir parfois un synonyme de bigoterie. Elle semble combler un vide, celui de l'impuissance et du manque d'ambition politique. Mais

surtout elle est l'incarnation sociale-historique d'une forme de contestation issue de la société spectaculaire qui a perdu toute perspective de renversement.

*

L'individu est réifié par la rationalité et la technique comme corps et psyché dont les paramètres se mesurent et se manipulent. Il se réfère alors à ce carrefour des marchandises produites en série, source de revenu double par l'exploitation au travail et à la consommation.

Ses pratiques consuméristes constituent l'identité qui s'intègre à la société capitaliste et son imaginaire. Il suffit de penser à la « libération » sexuelle (sa libéralisation), mai 68, les luttes LGBTQ+, la scène musicale du métal, l'adolescence, etc.

Le terme « individu » se détourne de son sens originel : il n'est plus si indivisible que ça. Bien sûr la considération philosophique nous pousserait éventuellement à pousser la question plus loin, à savoir si cette indivisibilité peut exister en considérant le magma social dans son ensemble. Nous n'irons pas dans de tels développements ici, pour nous concentrer sur l'aliénation institutionnelle sous-jacente : la dynamique impérialiste envahit de tous les aspects de la vie humaine, tout en dépossédant des capacités de production, de la violence, de l'autonomie et de la création.

Cette aliénation est celle d'une dépossession progressive mais totale de ce qui fait d'un individu un individu, de ce qui fait de la nature la nature, de ce qui fait de la vie la vie.

À travers l'histoire de l'humanité, la capacité de création de nouvelles formes sociale-historiques a constitué un terreau fertile face aux situations vécues. C'est le foisonnement qui a caractérisé la richesse des mondes, et non la répétition obstinée du passé.

Cette capacité fondamentale dont la démocratie athénienne est un exemple phare de par l'importance qu'elle revêt encore. Au-delà de la forme de gouvernamentalité, elle dévoile un moment clé de l'Histoire où des humains *en tant que société* ce sont saisis de leur destin politique.

L'autonomie ne fait sens qu'en tant que mouvement entre institutions et individus. Le remplacement d'institutions existantes par d'autres n'en constitue pas une garantie, et c'est exactement là où le bas blesse dans les courants d'émancipation. L'usage de son terme en étiquette n'est qu'une contrefaçon vidée de toute sa force politique justifiant tout et son contraire.

*

« Un discours qui est mien, est un discours qui a nié le discours de l'Autre ; qui l'a nié, non pas nécessairement dans son contenu, mais en tant qu'il est discours de l'Autre ; autrement dit qui, en explicitant à la fois l'origine et le sens de ce discours, l'a nié ou affirmé en connaissance de cause, en rapportant son sens à ce qui se constitue comme la vérité propre du sujet – comme ma vérité propre »

« L'autonomie n'est donc pas élucidation sans résidu et élimination totale du discours de l'Autre non su comme tel. Elle est instauration d'un autre rapport entre le discours de l'Autre et le discours du sujet. L'élimination totale du discours de l'Autre non su comme tel est un état non historique. Le poids du discours de l'Autre non su comme tel, on peut le voir même chez ceux qui ont tenté le plus radicalement d'aller au bout de l'interrogation et de la critique des présupposés tacites [...] Mais il y a ceux qui – comme Platon ou Freud – ne se sont jamais arrêtés dans ce mouvement ; et il y a ceux qui se sont arrêtés, et qui se sont parfois, de ce fait, aliénés à leur propre discours devenu autre. Il y a la possibilité permanente et en permanence actualisable de regarder, objectiver, mettre à distance, détacher et finalement transformer le discours de l'Autre en discours du sujet. »

« Mais en réalité, c'est parce que l'autonomie de l'autre n'est pas fulgurance absolue et simple spontanéité que je peux viser son développement. C'est parce que l'autonomie n'est pas élimination pure et simple du discours de l'autre, mais élaboration de ce discours, où l'autre n'est pas un matériau indifférent mais compte pour le contenu de ce qu'il dit, qu'une action inter-subjective est possible et qu'elle n'est pas condamnée à rester vaine ou à violer par sa simple existence ce qu'elle pose comme principe. [...] C'est pour cela que je suis finalement responsable de ce que je dis (et de ce que je tais). »

« C'est que l'aliénation, l'hétéronomie sociale, n'apparaît pas simplement comme « discours de l'autre » – bien que celui-ci y joue un rôle essentiel comme détermination et contenu de l'inconscient et du conscient de la masse des individus. Mais l'autre y disparaît dans l'anonymat collectif, l'impersonnalité des « mécanismes économiques du marché » ou de la « rationalité du Plan », de la loi de quelques uns présentée comme la loi tout court. [...] L'« autre » est désormais « incarné » ailleurs que dans l'inconscient individuel – même si sa présence par délégation dans l'inconscient de tous les concernés [...] est condition nécessaire de cette incarnation. [...]

L'aliénation apparaît donc comme instituée, en tout cas comme lourdement conditionnée par les institutions (le mot pris ici au sens le plus large, y compris notamment la structure des rapports réels de production). »

« L'aliénation se présente d'abord comme aliénation de la société à ses institutions, comme autonomisation des institutions à l'égard de la société. » – Castoriadis

*

Certaines lectures résonnent dans la réalité comme un écho. La sociabilisation au sein des groupes « radicaux » est pour nous l'occasion de comprendre comment une pensée critique conduit à de nouvelles hétéronomies.

Dans le cas de la déconstruction, elle part du postulat sociologique néo-structuraliste où l'individu, aliéné à des structures, est un des véhicules de l'oppression. Cette aliénation – par exemple le sexisme – prend forme et se perpétue dans les actes et les discours. Il s'agit dès lors de les changer, tel que le bannissement de certains mots du vocabulaire, changement de l'orthographe, de ne pas écarter trop largement ses jambes (manspreading), ne pas agresser des femmes dans la rue, etc. Autre réponse également apportée est la création d'espaces et de groupes dits « safe » (entre opprimés) dans une idée de réappropriation de la parole, de l'action, des savoirs et autres socialités et pratiques.

Cette approche du réel mobilise également le concept de « privilège » pour désigner d'abord les avantages que certaines catégories de personnes ont de par leur genre, leur

couleur de peau, et autres. Typiquement, être un homme offre beaucoup plus d'avantages dans un monde sexiste que d'être une femme : par exemple, toutes les femmes ont déjà vécu des agressions dans la rue parce qu'elles sont des femmes.

D'autre part, un des principes en vigueur est que seule l'opprimée est à même de parler de la réalité des dominations qu'elle subit, et que la libération ne peut être définie que par elle. Celui qui a des privilèges ne peut qu'être un allié parce qu'il est incapable de comprendre la domination ; c'est à dire accepter l'idéologie de la déconstruction et intégrer le rôle qui lui est assigné (vu qu'il est incapable de se rendre compte à quel point il est un oppresseur). « Privilège » devient un adjectif essentialisant, dont la contrepartie n'a pas de vocable en usage (le concept sociologique correspondant depuis les années soixante étant le terme de « stigmaté »).

Enfin, dernier élément important au sein de la déconstruction est l'approche intersectionnelle. Les différentes oppressions s'additionnent, ce qui amène certains sujets à subir plus la domination que d'autres. Il s'agit donc de prendre en compte l'accumulation des stigmates dans la construction de la réponse politique.

La logique déroulée au fil de l'argumentation reprend donc un schéma se réappropriant des réalités sociales et politiques afin de proposer systématiquement des réponses qui s'ancrent dans le quotidien. Son apprentissage et son intégration dans les corps entre pleinement dans le processus de sociabilisation au sein de nombreux groupes dits « radicaux ». L'action politique s'axe autour des pratiques à adopter en leur sein face aux problèmes soulevés et à la propagation du discours vers l'extérieur.

La compréhension du monde peu à peu se fait par la mobilisation des concepts apportés par la déconstruction. Tout est sujet à une interprétation en terme de rapport d'oppression, de privilège, et autres, écartant *d'emblée* toute autre interprétation possible. Par exemple, qu'un homme pelote les seins de son amoureuse sera d'office un geste oppressif parce que relevant du sexisme. Et si la femme ne semble pas s'en offusquer, c'est parce qu'elle est trop aliénée que pour le capter. Vouloir créer un groupe masculin pour parler de sexualité sera jugé comme une réaction masculiniste au féminisme, et devrait donc être chapeauté par des femmes.

La légitimité relevant du nombre d'oppressions croisées, celle-ci vient systématiquement en préambule aux réflexions et textes produits – sous prétexte de situer le discours. Cette légitimité est elle-même extrêmement volatile et arrange souvent les juges moraux. Ainsi

le classisme sera généralement effacé de l'échelle, sauf quand cela permet de décrédibiliser certains mouvements. Ainsi le fait d'être homosexuel pèsera moins que d'être une femme petite-bourgeoise, surtout si cet homosexuel a le culot de jurer en lâchant des « putains ».

On observe également une mise à l'écart du monde, parce que ses partisans ont une tendance à ne plus vouloir subir les oppressions vécues, à ne s'organiser que si les prérequis de l'idéologie sont respectés - il s'agit d'éviter de se confronter à la violence du monde.

Beaucoup de gens se réclamant de gauche auront d'ailleurs tôt fait de condamner toute forme de violence qui ne respecte pas les codes petit-bourgeois. Ils tairont la violence du sourire poli, de l'infantilisation et de l'apparente conciliation quand ils se scandaliseront de la réponse sincère et énervée.

La déconstruction agit dans un principe qui pouvait relever de l'autonomie : critique des institutions dans une volonté de les changer. Mais l'autonomie n'est pas une fin, elle fait sens dans un mouvement entre individus et institutions. Lorsque la théorie rattrape et redéfinit le réel, elle devient hétéronomie. Que les victimes d'oppression soient plus à même de parler et de dévoiler les réalités vécues, il ne fait aucun doute. Que la compréhension critique et politique (donc des réponses à y apporter) soit l'apanage seule de ces personnes, relève de l'imposition d'un nouvel ordre moral où toute dissonance est d'emblée ostracisée.

L'appréhension systématique de l'autre et de ses actes sous cette grille de lecture amène ses plus ardents défenseurs à se choquer du moindre acte perçu comme oppression. C'est le reflet d'un essentialisme politique qui s'opère sur base du concept de privilège devenue catégorie identitaire-identificatoire. Le privilégié agit obligatoirement en tant qu'opprimeur aliéné. Le dominé agit systématiquement en tant que dominé aliéné. Dès lors, toute dissidence ne peut être que le résultat d'une aliénation, quitte à reproduire les schémas de domination pourtant dénoncés.

Dès lors que la pensée – tout aussi pertinente dans ce qu'elle amène qu'il soit – stagne, elle perd sa visée émancipatrice. Lorsqu'elle forge de nouvelles pratiques et imaginaires tout en bloquant le changement, ces institutions s'autonomisent par rapport aux individus, et elle devient aliénation.

*

Le sujet révolutionnaire au sein de la Gauche a disparu au profit d'un rapport spectaculaire à la radicalité. Il a peu à peu muté, au point que l'ambition ne soit plus que fantasme ou nihilisme. Nous avons vu le manque de sérieux, de dépassement de soi et de dignité.

La montée de l'insignifiance concomitante à la société capitaliste contemporaine marque l'effondrement de la pensée politique et philosophique (tant de gauche que de droite), de la connaissance historique et de la volonté de prendre part sérieusement à la guerre en cours.

La radicalité comme mode de consommation de l'existence.